

LAZARE

l'ami DÉLIÉ

J'AI SOUVENT ÉTÉ INTRIGUÉ par ce qu'on nomme habituellement la résurrection de Lazare, dont il faudrait plutôt parler de réanimation ou d'éveil.

Lazare, celui que Jésus aimait, habite un petit village sur une colline à l'Est de Jérusalem. C'est à Béthanie que Jésus trouve un havre de paix dans la maison de Marie, Marthe et Lazare. Trois célibataires, dont on ne mentionne ni mari ni femme... sont subjugués par la forte personnalité de Jésus. Marie est à ses pieds buvant ses paroles. Marthe s'affaire pour qu'il ne manque de rien. En son absence prolongée, Lazare en meurt.

Nous trouvons dans cette page d'Évangile une profonde compassion de Jésus pour les deux soeurs si éprouvées par la mort de leur frère. Le narrateur du récit nous permet de plonger dans les sentiments de Jésus. A l'approche de la tombe, il pleure. Il frémit. Il est troublé. Ceux qui l'entourent disent : «*Voyez comme il l'aimait.*» Une tension dramatique orchestre ce récit pour aboutir à la parole finale et lapidaire de Jésus : «*Déliéz-le et laissez-le aller.*»

cette distance imposée, brutalement

Cette dernière parole qui clôt le texte, semble être en contradiction totale avec l'ensemble des sentiments dilués au cours de ce long récit. Ce qui me heurte c'est bien cette distance imposée, brutalement, à la fin de l'histoire, de la part de Jésus. On s'attendrait à les voir s'embrasser, se toucher, s'étreindre chaleureusement... Une fois la guérison opérée, Jésus dit : «*Déliéz-le, laissez-le*

aller.» Il met une distance entre lui, Lazare et ses deux soeurs. Sans un mot de gratitude pour son ami, délié de ses bandelettes, Lazare continue sa route en solitaire. C'est à ce point paradoxal que rejaillissent les premières paroles des deux soeurs : «*Si tu avais été là, mon frère, ne serait pas mort.*»

visiter les lieux obscurs

Si une trop longue absence de l'être aimé peut faire surgir le désir de mourir, un trop plein de présence peut étouffer nos vies et nous conduire au tombeau. La force spirituelle que nous propose Jésus, c'est de vivre délié, libéré des déterminismes familiaux. Il s'agit de vivre avec sa solitude abyssale et aller affronter l'inconnu de l'existence sans y être prisonnier de ses angoisses, par un manque incommensurable, que personne ne pourra combler, pas même Dieu.

L'éveillé est donc celui qui a osé visiter les lieux obscurs qui l'on lié : ceux de sa famille, sa culture et sa religion. Jésus par la foi nous convie à prendre le chemin d'une guérison. Celle de Lazare en est le prototype. Toute tentative religieuse qui chercherait à lier les hommes, au nom même de Dieu, ne serait que la résultante et la somme d'obscures angoisses, la peur du vide et du manque.

Heureux, l'enfant délié de l'amour captatif parental. Heureux, les amants déliés de leur amour narcissique. Heureux les croyants déliés du religieux névrotique. Heureux, celui qui entendra dire : «*Déliéz-le, laissez-le aller.*»

A. W.

Presque à chaque page des Évangiles on voit Jésus confronté aux multiples handicaps de ses contemporains : aveugles, boiteux, paralysés, lèpreux malades mentaux vont vers lui pour attendre une guérison. Je vous propose de revisiter chez Saint-Jean, au chapitre 11, la rencontre avec son ami Lazare.